

Bulletin bibliographique

Autor(en): **E.M.**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **82 (1937)**

Heft 12

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Aventure (Bonaparte en Italie : 1796-1797), par Guglielmo Ferrero.
— 1 volume in-8° de 296 pages avec une carte hors texte et trois croquis dans le texte. Paris, Librairie Plon, 1936. Prix : 15 francs (français).

Tout le monde s'accorde à reconnaître en Ferrero un historien de grande classe. Mais c'est un historien, c'est-à-dire un homme qui, plus que tout autre, — il le dit lui-même, — « avance toujours dans l'avenir, la tête tournée vers le passé ». Cet aphorisme lui plaît ; il le répète souvent, et nous le retrouvons à la page 27 d'*Aventure*. Malgré ses origines, Ferrero est privé d'imagination divinatrice. Il n'admet aucune hypothèse qui ne soit appuyée sur des précédents. Il ne voit pas vers quoi la force des choses conduit l'humanité. Il n'a pas dû pressentir, par exemple, en 1920, les bouleversements qui résulteraient des traités de paix d'alors et que nous avons vu se produire. En revanche, il analyse les faits avec perspicacité ; il en démêle avec une pénétration subtile les causes les plus secrètes et complexes ; il sait voir ce qui se mêle de légende à l'histoire. Cette discrimination donne souvent à ce qu'il écrit une apparence de paradoxe. Et il est assez paradoxal, en effet, d'enlever à la campagne d'Italie l'auréole dont elle est entourée et de prétendre que Bonaparte n'y a nullement révélé son génie militaire, et qu'il y a plutôt déployé des qualités d'adroit diplomate et de la circonspection, car il a très prudemment exécuté avec docilité les ordres du Directoire, sans essayer de faire prévaloir ses idées personnelles.

A la vérité, lorsque ces ordres lui semblaient capables de conduire à un échec certain, il n'hésitait pas à les discuter. Mais, en dehors de ce cas, il se soumettait (il voulait du moins donner l'impression qu'il se soumettait) aux directives envoyées de Paris, ne fût-ce que pour se mettre à l'abri de tout reproche si ses opérations tournaient mal. Il pouvait, alors, en effet, en décliner la responsabilité, puisqu'il n'avait fait qu'obéir.

Au surplus, il n'était pas plus aisé en 1796 qu'il ne l'a été en 1914 de faire le départ précis entre la conduite politique de la guerre et la marche des opérations militaires. Les prescriptions du Directoire comportaient inévitablement des chevauchements sur l'une et sur l'autre. Bonaparte n'avait rien de mieux à faire que d'en respecter la lettre, sinon l'esprit.

Si sa stratégie lui était imposée, il restait son maître dans le domaine de la tactique. Or, dans ce domaine, il a fait fi des règles, à en croire Ferrero, qui le lui reproche en disant que la « guerre sans règles », ce n'est pas un progrès. Loin de là : « C'est un retour, avec des moyens plus puissants, aux guerres des époques

barbares ; c'est l'abandon de l'admirable effort, fait par le XVIII^e siècle pour limiter les destructions de la guerre ».

Il est vrai que, à cette époque, les belligérants réduisaient le plus possible les dégâts que leur passage entraînait. Sauf le cas où on pensait avoir intérêt à ruiner un pays (rappelons-nous le ravage du Palatinat), on s'efforçait de conserver intactes les régions sur lesquelles on opérait. On en a fait honneur à la civilisation du temps. On y a vu une sorte d'élégance, comme dans le « Tirez les premiers, MM. les Anglais ». En réalité, il ne s'agissait là, cette fois encore, que de sauvegarder ses intérêts, soit que le pays occupé par les troupes dût être rattaché à la couronne, en cas de victoire, et qu'alors il fallait ne pas le déprécier ni s'aliéner sa population, soit qu'il dût être restitué et qu'alors il pouvait servir à procurer au vaincu un futur allié.

L'Ancien Régime était conservateur. Les officiers, étant propriétaires de leur compagnie ou de leur régiment, s'évertuaient à en conserver les éléments, c'est-à-dire à perdre le moins d'hommes possible — toujours par intérêt, non par humanité, — et ils redoutaient également la désertion et la mort. Aussi, prenaient-ils toutes les précautions possibles, contre l'un et contre l'autre. Aussi s'étaient-ils fait une règle de n'exposer leur troupe au danger que lorsqu'ils ne pouvaient faire autrement. Et, en dehors du champ de bataille, où la canne plombée des serre-files maintenait les soldats dans le rang, les camps étaient surveillés par des sentinelles pour empêcher que personne s'en évadât, et les marches étaient lentes parce que, si on avait accéléré l'allure, on aurait laissé derrière soi des traînards qu'on risquait de ne plus revoir.

La Révolution avait changé les habitudes de l'armée en même temps que sa composition et sa mentalité. Les cadres qui y maintenaient une exacte et rigoureuse discipline avaient disparu. L'introduction de volontaires dans le rang avait, d'ailleurs, rendu moins indispensable cette stricte discipline. Les soldats n'avaient plus besoin d'être étroitement surveillés. On ne leur apprenait plus les évolutions compliquées auxquelles se complaisaient les généraux du grand Frédéric. Nos officiers n'allaient plus demander des leçons à la Prusse. Les colonnes semaient derrière elles de nombreux retardataires que Bonaparte, dans sa hâte d'aller à la bataille, n'attendait pas pour engager le combat. Ils rejoignaient leur régiment quand ils le pouvaient, comme ils le pouvaient.

Dès lors, la physionomie de la lutte se trouvait transformée. Mais Ferrero a-t-il raison de dire que le général en chef de l'armée d'Italie, « comme tous les généraux révolutionnaires, croyait avoir trouvé une formule magique de la guerre parce qu'il avait commencé à la faire en dehors de toutes les règles » ?

Si je ne me trompe, les choses se sont passées autrement, et l'auteur d'*Aventure* se trompe en imputant tout ce qui s'est passé à l'influence de Guibert. C'est en s'inspirant des idées de celui-ci que le jeune général aurait dirigé les opérations de la campagne de 1796. Eh bien ! je considère cette hypothèse comme fort improbable. Certes, Bonaparte connaissait ces idées, et tout porte à croire qu'elles lui avaient plu. Elles avaient le grand mérite d'être révolutionnaires, de s'opposer à l'orthodoxie classique. Or, il avait l'esprit très libre, et il avait pu se rendre compte, au siège de Toulon, de ce qu'il y avait de caduc dans les règles admises de son temps en art militaire. Il s'était posé la question devenue fameuse : « De quoi s'agit-il au fond ? » et c'est son bon sens

qui avait répondu, en dehors des règles. C'est son bon sens qui avait procuré la victoire.

Mais, qu'il se fût proposé de propos délibéré ou même inconsciemment, d'obéir aux suggestions de Guibert, voilà qui me paraît douteux. Il est vraisemblable qu'il a été amené à exercer le commandement en chef sans savoir comment il l'exercerait, sans se l'être demandé, sans avoir même songé à se le demander. Si réfléchi qu'il eût été de bonne heure, si studieux qu'il se soit montré à Brienne et depuis sa sortie de cette école, si intelligent qu'il ait toujours été, il s'est trouvé, presque du jour au lendemain, à un poste auquel il n'était pas préparé, en face de responsabilités qu'il n'avait jamais envisagées. Il lui fallait tirer parti de l'armée qu'on lui confiait et qu'il avait à employer telle qu'elle était.

Il n'a guère aimé les innovations. On lui a reproché d'avoir repoussé le chargement des fusils par la culasse et la propulsion des bateaux par la vapeur. Il avait l'esprit trop pratique pour ne pas utiliser ce qu'il avait sous la main. Il s'ingéniait seulement à en tirer le meilleur parti possible. Ce n'est pas au milieu du gué qu'on change l'attelage. Ce n'est pas quand les hostilités sont engagées qu'on tente d'adopter de nouvelles méthodes d'art militaire.

Ce n'est donc pas de parti pris, par une intuition de génie, qu'il a violé les règles, règles que, d'ailleurs, il ignorait: c'est tout juste s'il connaissait la théorie de la guerre, malgré ses études attentives et ses méditations. Quant à son application pratique, quant à la tactique de détail, quant au maniement des troupes sur le terrain, il était, en ces matières, tellement conscient de ses insuffisances que, à la veille de partir pour l'Italie, il s'était fait donner quelques leçons par un ancien soldat parvenu au grade de général.

Ayant sous la main une armée dont ni les troupes, ni les chefs, ni le dressage, n'étaient les mêmes que sous l'Ancien Régime, il la laissa aller pour ainsi dire sans la guider, et, comme le laisser-aller tourna à son avantage, il s'en contenta, il ne fit rien pour changer la méthode, et il adopta pour règle ce qui n'était que l'absence de règles. Ainsi se forma ce « retour aux guerres des époques barbares » que stigmatise Ferrero, sans avoir l'air de se douter qu'une telle régression n'a eu rien de voulu: elle a été imposée par la force des choses, par la logique de la situation. Certes, tout ne se passe pas toujours rationnellement. Loin de là. La prévoyance la plus rigoureusement calculatrice est à la merci de quelque accident imprévu et imprévisible. « L'esprit d'aventure, quand il tente l'impossible, réveille parfois, sans le vouloir, par hasard, des chances cachées ou endormies, dont la raison et la sagesse ne réussissent même pas à soupçonner l'existence. » Le plan du Directoire eût été repoussé comme absurde et inexécutable par des généraux et des hommes d'Etat du XVIII^e siècle. Ils auraient déclaré qu'il ne réussirait pas, qu'il ne pouvait pas réussir. Les événements ont donné raison à la témérité de ce plan. Ce fut, d'abord, la défaillance inopinée de la cour de Turin. Ce fut, ensuite, la passivité que tous les Etats italiens opposèrent à l'invasion. « Aucun ne résiste; la petite armée française et son chef peuvent faire ce qu'ils veulent: violer les neutralités, rançonner les populations, révolutionner les Etats. » Et, du coup, voici créée la méthode de guerre napoléonienne qui n'est tout d'abord que le résultat de la méconnaissance de toute méthode. La France l'adopte. L'étranger la redoute. Et c'est ainsi que s'instaure un

art militaire nouveau, sans que ce soit en conséquence d'un dessein déterminé. Bonaparte « deviendra le héros et la victime de l'aventure sans limites et sans issue, par un enchaînement si naturel d'événements qu'il semble prédestiné ». Il n'était même pas prévu ou prémédité.

Lieut.-colonel E. M.

La bataille de la Somme, par le général G. Girard. — Editions Charles Lavauzelle et Cie, Paris. Prix : 10 fr. français.

L'ouvrage que le général Georges Girard vient de consacrer à l'étude de cette bataille présente un exposé rapide et précis placé dans le cadre des événements militaires de l'année 1916, notamment des opérations en Picardie, de la fin de juin à décembre. Mis ainsi dans l'ambiance qui lui permet d'apprécier exactement l'effort fourni par les Alliés, le lecteur juge du péril couru alors par l'Allemagne. Il mesure l'erreur que fut, en décembre 1916, le changement réalisé dans le commandement en chef des armées françaises. Pour bien comprendre le déroulement de la bataille de la Somme, il importe d'abord de savoir ce qui s'est passé à Verdun. Le général Girard consacre donc un chapitre à la bataille des bords de la Meuse. Il nous montre ensuite l'évolution obligée, quoique si regrettable, du plan d'action de l'Entente pour la bataille de la Somme. Mesures préparatoires, terrain des attaques, défenses allemandes, mise en place des troupes britanniques et françaises, ordres donnés, préparation d'artillerie, débouché de l'infanterie sont successivement étudiés avec la plus compétente attention.

Toutes les phases de la bataille de juillet font l'objet de six chapitres, dont la clarté d'exposition est remarquable. Aux opérations du mois d'août se juxtaposent celles sur l'ensemble des fronts du 1^{er} juillet au 31 août. La grande offensive franco-britannique de septembre, largement traitée, fait prévoir la fin de la bataille. Celle-ci se prolonge cependant jusqu'en novembre par la bataille de l'Ancre.

L'auteur termine son exposé par un examen de l'état d'âme du haut commandement allemand et par une énumération des résultats immédiats de la bataille auxquels s'ajoutent les raisons qui la firent interrompre. Il n'est pas douteux, selon lui, que le recul des Allemands au printemps 1917 fut une conséquence non équivoque de la tactique française.